

**Jeanne
Benameur**

Profanes

roman

GRAND PRIX **RTL** LiRE: 2013

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Ancien chirurgien du cœur, il y a longtemps qu’Octave Lassalle ne sauve plus de vies. À quatre-vingt-dix ans, bien qu’il n’ait encore besoin de personne, Octave anticipe : il se compose une “équipe”. Comme autour d’une table d’opération – mais cette fois-ci, c’est sa propre peau qu’il sauve. Il organise le découpage de ses jours et de ses nuits en quatre temps, confiés à quatre “accompagnateurs” choisis avec soin. Chacun est porteur d’un élan de vie aussi fort que le sien, aussi fort retenu par des ombres et des blessures anciennes. Et chaque blessure est un écho.

Dans le geste ambitieux d’*ouvrir le temps*, cette improbable communauté tissée d’invisibles liens autour d’indicibles pertes acquiert, dans l’être ensemble, l’élan qu’il faut pour continuer. Et dans le frottement de sa vie à d’autres vies, l’ex-docteur Lassalle va trouver un chemin.

Jeanne Benameur bâtit un édifice à la vie à la mort, un roman qui affirme un engagement farouche. Dans un monde où la complexité perd du terrain au bénéfice du manichéisme, elle investit l’inépuisable et passionnant territoire du doute. Contre une galopante toute-puissance du dogme, *Profanes* fait le choix déterminé de la seule foi qui vaille : celle de l’homme en l’homme.

JEANNE BENAMEUR

Jeanne Benameur vit au bord de l'Atlantique et consacre l'essentiel de son temps à l'écriture. Elle est l'auteur de huit romans parmi lesquels : Les Demeurées (Denoël, 2000 et Folio).

En 2008, elle rejoint Actes Sud avec Laver les ombres. En 2011, son roman Les Insurrections singulières rencontre un succès remarquable.

DU MÊME AUTEUR

ROMANS, NOUVELLES, RÉCITS

Ça t'apprendra à vivre, Le Seuil, 1998 ; Denoël, 2003 ; Babel, n° 1104.

Les Demeurées, Denoël, 2000 ; Folio, 2002 (prix Unicef 2001, Prix du livre francophone 2008 Lituanie).

Un jour mes princes sont venus, Denoël, 2001.

Les Mains libres, Denoël, 2004 ; Folio, 2006.

Les Reliques, Denoël, 2005 ; Babel, n° 1049.

Passagers, la tour bleue d'Étouvie, Le Bec en l'air, 2006.

Présent?, Denoël, 2006 ; Folio, 2008.

Laver les ombres, Actes Sud, 2008 (Prix du livre en Poitou-Charentes) ; Babel, n° 1021.

Les Insurrections singulières, Actes Sud, 2011 (prix littéraire des Rotary Clubs de langue française, prix Paroles d'encre, prix littéraire de Valognes, Prix du roman d'entreprise, prix du Scribe et prix des Mouettes) ; Babel, n° 1152.

JEUNESSE

Parmi lesquels :

Samina des Quatre-Routes, Flammarion Castor-Poche, 1992 (Grand Prix des jeunes lecteurs PEEP 1993).

Quitte ta mère, Thierry Magnier, 1998.

Si même les arbres meurent, Thierry Magnier, 2000 (Prix du livre jeunesse Brives 2001).

La Boutique jaune, Thierry Magnier, 2002 (prix Leclerc du roman jeunesse 2003).

Une heure une vie, Thierry Magnier, 2004.
Le Ramadan de la parole, Actes Sud, 2007.
Une histoire de peau, Thierry Magnier, 2012.
Vivre c'est risquer, Thierry Magnier, 2013.

ALBUMS

Le Petit Être (illus. Nathalie Novi), Thierry Magnier, 2002.
Prince de naissance, attentif de nature (illus. Kathy Couprie), Thierry Magnier, 2004.

TEXTES POÉTIQUES

Naissance de l'oubli, Guy Chambelland, 1989.
Comme on respire, Thierry Magnier, 2003 ; nouvelle édition, 2011.
Notre nom est une île, Bruno Doucey, 2011.
Il y a un fleuve, Bruno Doucey, 2012.

THÉÂTRE

Marthe et Marie, chorégraphie Carol Vanni. Création Théâtre du Merlan, Marseille, 2000.
L'exil n'a pas d'ombre, mise en scène Jean-Claude Gal. Création Théâtre du Petit Vélo, Clermont-Ferrand, 2006.
Je vis sous l'œil du chien suivi de *L'Homme de longue peine*, Actes Sud-Papiers, 2013.

Les haïkus cités en p. 46, 123 et 135 sont extraits de *Haïku*, publié sous la direction de Roger Munier et préfacé par Yves Bonnefoy.
© Pauvert, département de la librairie Arthème Fayard, 1962 et 1979

© ACTES SUD, 2013
ISBN 978-2-330-01428-5

© LEMÉAC ÉDITEUR, 2013
pour la publication en langue française au Canada
ISBN 978-2-330-01687-6

JEANNE BENAMEUR

PROFANES

roman

ACTES SUD

à Oscar Z
à Antoine C

Ils sont là, derrière la porte. Il ne faut pas que je rate mon entrée.

Maintenant que je les ai trouvés, tous les quatre, que je les ai rassemblés, il va falloir que je les réunisse. Réunir, ce n'est pas juste faire asseoir des gens dans la même pièce, un jour. C'est plus subtil. Il faut qu'entre eux se tisse quelque chose de fort.

Autour de moi, mais en dehors de moi.

Moi qui n'ai jamais eu le don de réunir qui que ce soit, ni famille ni amis. À peine mon équipe à la clinique, parce qu'ils y mettaient du leur. Je leur en savais gré. Ce n'est pas la même affaire dans une clinique, les choses se font parce que sinon c'est la vie qui part. Ce n'est pas autour de moi qu'ils étaient réunis, c'était contre la mort. Et ça, c'est fort.

Là, j'ai su tenir ma place.

J'ai quatre-vingt-dix ans. J'ai à nouveau besoin d'une équipe.

Il faut que ces quatre-là, si différents soient-ils, se tiennent. Pour mon temps à venir. Je m'embarque pour la partie de ma vie la plus précieuse, celle où chaque instant compte, vraiment. Et j'ai décidé de ne rien lâcher, rien.

Les quatre, là, derrière la porte, je les ai choisis avec soin, tant que ma conscience est aiguë. Pas question qu'on me colle n'importe qui pour s'occuper de ma carcasse quand il sera trop tard pour choisir. J'ai encore toutes mes facultés intellectuelles et physiques, même si le corps fatigue trop vite, regimbe et pousse trop la douleur dans les articulations. Je n'ai pas besoin d'eux aujourd'hui, mais j'ai toujours su anticiper.

C'est ce qui a fait de moi un bon chirurgien.

Un bon chasseur aussi.

Un paradoxe, oui, il a toujours fallu une once de mort dans ma vie.

Les bêtes tuées en plein élan, c'était mon tribut à payer. Juste "redonner la vie" à des patients, ç'aurait été se prendre pour Dieu. La chasse, c'était ma façon de garder l'équilibre. Je n'y prenais pas vraiment de plaisir. Je buvais avec les autres après, je festoyais aussi. Et je retournais à la clinique.

J'ai arrêté la chasse le jour où je n'ai plus opéré.

Depuis j'ai eu le temps de réfléchir, de décider. Pas de pourriture dans le vivant, alors pas d'arrêt. C'est l'arrêt du désir qui fait le nid à tout ce qui crève. Plus d'élan, plus de vie.

Et moi je veux vivre. Pas en attendant. Pleinement.

J'ai trop vu comment ça se passait pour ceux qu'on appelle "les patients". C'est dans les chairs aussi, leur "patience". C'est cette "patience" que j'ai essayé d'extraire chaque fois que j'opérais. Cette patience-là n'est pas une vertu, quoi qu'on en dise. J'y ai mis toute ma science de bon chirurgien.

Ça ne suffisait pas pour en faire des vivants.

Juste des guéris.

Je les voyais revenir pour leurs contrôles. Ils s'étaient déjà fait reprendre par leur vieille patience. Oh souvent bien douce en apparence : une épouse, un père, un enfant... allez savoir comment on s'y prend pour retourner la médaille et faire de la mort avec du vivant ! Ils étaient repris dans le mou, le gris, le bon terne familial qui gomme les aspérités. Quand la vie la mort c'est tout comme, il n'y a plus rien à craindre, finalement, une sorte de confort, la vie s'éteint au creux de chaque jour de chaque nuit, alors on peut y aller, les yeux fermés d'avance. Au revoir docteur !

Je connais la musique. Marche funèbre sous couvert d'élégie, non merci ! À mon âge je ne peux pas me permettre.

Je veux des couleurs franches. C'est le printemps. C'est mon anniversaire. Je suis né au mois de mai, le mois des fleurs, le mois où on sent bien que les jours prennent la lumière plus longtemps. On peut rêver à l'été.

Pour mes quatre-vingt-dix ans je m'offre une équipe pour la vie. Une drôle d'équipe.

Et mon notaire a beau me mettre en garde, je sais ce que je fais. Oui, ma maison est pleine de choses précieuses... et vendables ! Et oui, ils auront chacun une clef et une chambre et ils pourront s'en servir à leur guise en dehors de leurs heures de service. Et alors ?

Il m'a dit Mon cher Octave vous faites entrer les loups dans la bergerie. "Les loups dans la bergerie", quelle expression ! J'ai mis presque un an à les

trouver, ces quatre-là. Et j'en ai vu, du monde. Je les ai reçus moi-même, tous ceux qui avaient répondu à ma drôle d'annonce. Dans mon cabinet, en bas. Et j'ai retrouvé tout ce que je croyais avoir perdu : le sens de la peau, du regard, de la chaleur ou du froid d'un corps sans même le toucher, juste assis là, à mon bureau, et eux en face. Rien que cette sensation aiguë de connaître quelqu'un par tout ce qu'il émet à son insu, animal, c'était un bonheur. Toutes mes perceptions aiguisées à nouveau. Oui, un bonheur retrouvé.

Ces quatre-là, ils me vont. Du mouvement qui n'attend que le déclic, ils en ont, et du fort. Je sais flairer ça.

Entre eux et moi, ça passe.

J'ai voulu être seul pour les recevoir. Comme j'ai été seul pour les choisir. Mon cher notaire a proposé de m'assister. Il tient à protéger mes intérêts mais je crois surtout que c'est sa curiosité qui est avivée. J'ai refusé bien sûr.

Je suis le maître de maison et j'entends le rester. Je compte aussi sur elle, la maison, pour m'aider à les réunir. Il y a encore un peu de l'esprit de Claire dans ces murs. C'est bien.

Et s'il y a un loup dans cette bergerie, depuis longtemps, c'est moi.

J'ai poussé la porte. Trois femmes dans mon grand salon, ça faisait longtemps... Elles ne m'ont pas entendu, je n'ai pas pris ma canne. Je profite du moment, suspendu, pour les contempler.

La petite Béatrice assise, la tête tournée vers le jardin, les cheveux relevés, la nuque droite. Yolande, debout, les mains appuyées ferme au dossier d'une chaise, bras tendus, le regard au sol. Et Hélène, accoudée à la cheminée, comme un oiseau sur un pied, fine, à peine posée. Aucune ne parle et cela renforce mon sentiment d'être face à un tableau.

Le quatrième, comme s'il avait senti ma présence, est entré par la porte-fenêtre du jardin. Son arrivée met tout en mouvement. Puisqu'il s'avance vers moi, elles me voient.

Béatrice s'est levée, a tiré sur sa robe, un geste qui me fait sourire. Comme si à cet âge on avait besoin de cacher ses jambes!

Elles s'approchent toutes les trois ensemble et je repense au jour extraordinaire où un groupe de biches, quatre cinq peut-être, est venu vers moi, en forêt, quelques pas très lents avant de sentir le chasseur, se retourner d'un même mouvement et s'enfuir.

La grâce de leur approche, c'était ce frémissement retenu dans tout le corps. J'étais fasciné. Elles aussi.

Je souris aux trois femmes, leur désigne les fauteuils installés par Mme Lemaire, ma gouvernante. Elle aurait bien aimé rester, elle aussi, pour les voir, je le sais. Elle tournicotait dans la maison, ne se décidait pas à partir. Je lui ai fermement conseillé de ne pas se mettre en retard. Elle a compris. Mme Lemaire est une perle. C'est elle qui s'occupe de la maison depuis des années. Mon idée d'y faire entrer quatre inconnus ne lui plaît pas plus qu'à mon notaire, évidemment.

Elle a fait claquer la portière de sa petite voiture au bas des marches du perron, sa façon de me signifier sa désapprobation. J'ai souri. C'est bien, ça ne dure que le temps d'un claquement de portière. Demain, quand elle reviendra, elle me dira comme d'habitude Alors monsieur, la nuit a été bonne ? et je répondrai Parfaite, madame. J'ai relu l'Ecclésiaste. C'est notre plaisanterie du matin. Je dors peu, je lis. La première fois que je lui ai fait cette réponse elle a demandé :

— Les quoi ?

— L'Ecclésiaste. Avec un *l*'. C'est un des livres de l'Ancien Testament.

— Mais je croyais que la messe et tout ça, vous n'en aviez rien à faire...

— Eh bien je ne vais pas pour autant me priver de lecture intéressante, chère madame. Il n'est pas nécessaire d'être religieux pour apprécier ces textes. Ils sont à tout le monde, non ?

Elle était restée silencieuse mais au moment de partir, elle m'avait demandé "Quand même, à quoi ça vous sert de lire ça ?"

J'avais répondu "Bonne question, je ne sais pas... peut-être à oublier les horloges... peut-être juste à réfléchir..."

Elle n'avait pas haussé les épaules comme quand je lui fais des réponses sibyllines et que ça l'agace. Elle était partie sans rien ajouter. J'aime les silences de Mme Lemaire. L'Ecclésiaste est entré dans notre rituel du matin par cette porte-là.

Comme je le fais avec elle depuis des années, j'appellerai chacun des quatre monsieur madame ou mademoiselle. Ils feront de même. Leurs prénoms, c'est pour mon jardin secret. Leurs visages, leurs corps m'accompagnent déjà depuis un moment. Tout seul ici, je me suis familiarisé avec eux. J'ai pensé tantôt à l'un tantôt à l'autre. Je les ai imaginés, j'ai laissé peu à peu se creuser leur sillon dans ma vie. Leurs prénoms c'est pour moi tout seul.

J'aime l'intime. Pas le familial. Ils m'appelleront monsieur.

C'est dans la bonne distance qu'on peut aller loin et la bonne distance, elle commence avec ces petits riens. J'y tiens. Je joue assez serré pour être vigilant. J'accepte que chacun d'eux entre et sorte de chez moi à sa guise, avec sa propre clef, quelle que soit l'heure. Il faut savoir mettre les barrières au bon endroit. Moi, ce n'est pas dans le trou de la serrure que je les loge, c'est dans la bouche.

On m'a appelé docteur si longtemps. Cette barrière-là, elle me protégeait. Elle m'a pesé aussi parfois. Quand on a recommencé à m'appeler monsieur, le temps passant, puisque je n'exerçais plus, je me

suis senti amoindri, dépouillé d'une part de moi. Et puis peu à peu j'ai apprécié la paix de glisser dans l'anonymat. Plus responsable de la vie de personne. Juste monsieur.

Aujourd'hui je suis redevenu docteur. Secret, pour moi tout seul. C'est ma propre vie que je veux sauver. Jusqu'au bout.

Ils se sont assis, tous les quatre. Hélène Avèle sourit. Juste les lèvres, pas le visage tout entier, ce drôle de sourire qui flotte, pour personne, qui m'a ému chez elle d'emblée. Un sourire qui m'invite à la parole, je ne sais pourquoi.

“Tout d'abord je vous remercie d'avoir un jour répondu à mon annonce. J'ai conscience qu'elle pouvait poser question... Vous le savez, j'ai pris mon temps pour choisir chacun de vous. Vous avez peut-être trouvé ce temps long mais j'aime prendre mon temps. Je suis heureux de vous voir tous les quatre ensemble ici en ma présence. Ce sera sans doute la seule fois puisque chacun de vous viendra désormais seul, pour une partie de la journée ou pour la nuit. Cependant, comme vous aurez chacun une clef et une chambre, vous serez peut-être amenés à vous croiser dans la maison... Vous choisirez vos chambres tout à l'heure. Elles sont au deuxième étage. J'ai réservé le premier à mes jambes moins alertes depuis quelques années.”

Leur attention aiguise la mienne. Yolande, la bouche légèrement ouverte, a l'air de l'élève laborieuse qui ne veut pas perdre un mot du maître. Béatrice a retrouvé cette posture que je lui ai vue dès notre premier entretien, tendue, buste étiré. Marc a allongé les jambes, je vois la semelle de ses

chaussures, souples, confortables, silencieuses. Ses bras reposent sur les accoudoirs. Il a croisé les mains sur sa poitrine. Et Hélène écoute mais ses yeux sont sur le tableau, derrière moi.

“Vous serez sans doute amenés, le plus tard possible j’espère, à vous passer le relais pour un traitement ou un autre que je ne serai peut-être plus en mesure de contrôler moi-même, il est rare qu’on y échappe avec le grand âge. Il vous faudra alors communiquer les uns avec les autres. J’ai donc pensé qu’il serait bon que vous vous connaissiez déjà... je ne vais pas vous demander de vous présenter aux autres, nous ne sommes pas dans un séminaire d’entreprise, je le ferai moi-même, simplement, en suivant votre ordre d’arrivée quotidien dans la maison.”

Ils ne se regardent pas mais pourtant quelque chose est en train de circuler, de l’un à l’autre. C’est mystérieux, les premiers liens. C’est ma voix qui les relie les uns aux autres, j’en suis conscient et cela me cause une sorte de joie, difficile à qualifier. Je les informe que ma journée commencera avec Marc Mazetti, l’homme du matin. Dès sept heures, il s’occupera de moi, quand je ne pourrai plus le faire aussi minutieusement qu’il convient. Pour le moment, ce sera rasage à l’ancienne, un plaisir que j’avais oublié, et l’entretien du jardin. Les essences rares demandent des soins avertis et elles sont nombreuses dans ce jardin. J’y tiens énormément. Cela déchargera Mme Lemaire qui fait le ménage de toute la maison et s’occupe de l’intendance et de mes repas. Je l’avertis qu’il la croquera forcément puisqu’elle vient chaque matin, qu’ensuite je déjeune seul, j’aime prendre mes repas avec un livre pour toute compagnie...

Dans le silence qui suit mon petit laïus, il glisse :

— Le jardin est extraordinaire, monsieur, mais j'aurai sûrement besoin d'aide au début... je vous avais dit que je n'y connaissais pas grand-chose.

— Je vous aiderai. Nous y ferons une promenade quotidienne puisque le temps est doux et je vous parlerai des plantes. J'ai aussi un herbier, avec chaque plante répertoriée. Il a été fait, en son temps, avec grand soin.

— Je pourrai peut-être l'emporter chez moi pour me familiariser avec tout ça ?

Ah on ne peut pas ravalier ses paroles ! Je devrais le savoir, pourtant. Il y a des zones intouchables. L'idée de la perte de l'herbier m'est insupportable. Une simple tache me serait difficile à accepter. Les mains de Marc Mazetti sont fortes, longues, les ongles nets, heureusement.

— Excusez-moi monsieur mais cet herbier ne sort pas de la maison. Je ne doute pas de votre soin mais j'y suis attaché d'une façon... très personnelle. Vous pourrez le consulter ici tant que vous voudrez.

— Comme vous voulez.

Il sourit, ne se force pas, ça va. Il accepte la donne. J'aime sa voix, basse, ferme, une voix apaisante, c'est rare. Je poursuis.

“Mme Hélène Avèle viendra me rejoindre à la maison de quatorze heures à dix-huit heures. Sa tâche sera plus éclectique. Madame est peintre et elle vient ici réaliser une commande que je lui ai passée...”

Le mot “peintre” a eu un effet immédiat : tous les regards ont convergé vers elle et elle a eu l'air embarrassé. J'ai enchaîné très vite :

“Mme Avèle est aussi une excellente lectrice et elle me fera la lecture de la presse. Je tiens à connaître

l'état du monde dans lequel je suis plongé depuis si longtemps. Une vanité sans doute pour un homme qui n'y joue plus sa part mais bon... Pas de question particulière, madame?"

Tout le temps où j'ai parlé d'elle, elle a discrètement frotté une cheville contre l'autre comme si les lanières de ses sandales la gênaient.

— Non, pas pour le moment.

— Très bien. Mme Yolande Grange prendra le relais jusqu'à vingt-deux heures et préparera mon dîner. Jusqu'à présent Mme Lemaire revenait pour cette tâche mais je sais que c'est un souci pour elle de refaire le trajet jusqu'ici. La maison n'est qu'à quelques kilomètres de la ville, mais elle habite à l'opposé et c'est l'heure des embouteillages... Mme Grange aura aussi en charge l'éclaircissement des placards de la maison, du grenier et de la cave. J'ai besoin qu'on fasse du net dans cette maison, du tri...

Yolande Grange s'est lancée, la voix brusque, tout le corps comme projeté en avant par le son :

— Monsieur, je préparerai le repas du soir mais qui fera les courses?

— Mme Lemaire s'en chargera. Elle connaît mes goûts depuis longtemps et elle décide du menu. Elle a carte blanche de ce côté-là.

Elle hoche la tête. Je ne sais pas si elle est contente d'être débarrassée d'une tâche ou vexée d'être juste l'exécutante. Difficile de se rendre compte... Sa voix un peu rauque a empli la pièce d'un coup et quand elle se tait, ça fait une étrange sensation. Du vide mais ça vibre. Je sens encore cette vibration dans la pièce quand je reprends :

“Enfin Mlle Béatrice Benoît viendra pour la nuit. Quelqu'un doit être présent, à demeure comme on

dit, la nuit aussi. Mlle Benoît fait des études d'infirmière. J'espère ne pas lui offrir trop de travaux pratiques. Elle repartira à sept heures vers sa journée."

Marc Mazetti a jeté un œil vers Béatrice et lui sourit. Elle ne s'en aperçoit pas. Sourcils froncés, une ride nette au milieu du front qui se creuse :

— S'il vous plaît, monsieur, j'ai besoin d'une précision.

— Oui ?

— Si je dors et que vous avez un malaise, comment pourrais-je vous venir en aide ?

Quand elle me parle, elle me regarde droit dans les yeux. Les autres n'existent plus. Son regard m'a frappé dès le premier entretien. J'ai pensé à une grotte, à un fond sous-marin ou à un sous-bois, des endroits ombreux où on s'aventure avec la sensation d'être entouré, protégé et en même temps avec le sentiment d'un risque, inexplicable.

"J'utiliserai ce qu'on appelle aujourd'hui « présence verte », vous savez ? Votre chambre sera équipée d'une sonorisation et moi j'aurai un bracelet avec une touche sur laquelle je pourrai appuyer si ça va mal. Vous entendrez une sonnerie et nous pourrons même communiquer aussitôt."

Elle dit Très bien, mais la ride sur son front ne disparaît pas. Marc Mazetti lance :

— Vous avez pensé à tout !

— J'anticipe, monsieur, j'anticipe...

J'anticipe... je vais au-devant de ma vie... alors que c'est le passé qui me tient... et soudain, le souvenir de Claire entrant dans cette pièce un jour avec un rire éclatant me revient. J'étais en pleine discussion avec des confrères venus des quatre coins de

France en congrès dans la ville. Nous nous étions arrêtés net. C'était la vie qui entrait dans un souffle lumineux. Du haut de ses quatre ans, elle nous avait tous regardés et son rire avait repris de plus belle. Je suis sûr que c'est de nous avoir en un instant ravis, littéralement, à notre grave conversation, qui avait donné à son rire ce jour-là, cette force magnifique, cet éclat de vent de soleil de vie. Ah Claire Claire toi seule as eu ce pouvoir de m'arracher à tout. Comme tu as manqué!

Le vieil homme s'est redressé. Les souvenirs c'est dans les vertèbres qu'ils s'installent. Ils vous courbent le dos et Octave Lassalle a décidé de garder le dos droit. Jusqu'au bout.

Se lever sans sa canne : à ajouter à la liste des petits exploits journaliers.

Il se dirige lentement vers l'escalier, un fourmillement dans le dos. Ce sont les présences de ces quatre qui l'escortent. Il repense à ses visites, à la clinique, son équipe derrière lui. Il a tellement perdu l'habitude. Cette émotion-là, il n'avait pas anticipé.

Les quatre échangent quelques mots entre eux. Sans doute de ces mots qui n'engagent pas, une rumeur légère de politesse.

Ils sont là. L'aventure a commencé. Vraiment. Ce n'est pas le moment de fléchir. Sa main se pose sur la rampe. Est-ce que l'un d'eux remarque qu'elle s'y accroche plus qu'elle ne s'y appuie ? Il monte les marches.

Respirer profondément, calmer les battements du cœur, il connaît.

Sur le palier du premier étage il attend qu'ils soient tous montés. La configuration de l'espace fait que les quatre se tiennent autour de lui, si proches qu'il sent leurs corps, leurs souffles. Il les respire, cela fait battre le sang plus fort et en même temps ça l'apaise. Étrange alchimie. Il soupire. Le bras de Marc a effleuré le sien. À peine le temps d'éprouver sa chaleur et il s'est déjà écarté. Son mouvement léger entraîne les autres.

La constellation, à peine formée, se dénoue.

“Pendant que vous choisirez vos chambres là-haut, je vais chercher quelques papiers nécessaires à notre engagement réciproque. Mon notaire a tout préparé. Je vous retrouve au salon, en bas, tout à l'heure.”

Ils hésitent devant la montée des marches. C'est Béatrice qui se décide. Octave regarde les ballerines rouges qui se posent, fermes, sur le tapis au centre des marches. Dans une silhouette aussi fine, ces mollets ronds, presque enfantins, l'émeuvent.

Parce qu'elle a l'âge que devait avoir sa Claire quand tout s'est défait? Il tourne le dos, les laisse monter... Il a marché sur des ruines tout ce temps?

Le tapis épais absorbe les pas. Ils grimpent. Quatre mondes l'un à la suite de l'autre, silencieux. Ce matin même, ils ignoraient tout de leurs existences respectives. Désormais ils ont en commun cette maison où ils viendront chaque jour, c'est le contrat, et cet homme qui les attendra, chacun à son heure. Est-ce qu'on choisit les liens qui vont se tisser lorsqu'on va travailler dans un bureau, une usine, une école? On va se parler, forcément, et même finir par deviner à la

façon de se dire bonjour le matin comment chacun va. On se connaîtra... un peu. On n'aura pas choisi. Ces quatre-là maintenant auront un lien encore plus fort. Ils toucheront les mêmes objets, monteront et descendront le même escalier. Chacun laissera son empreinte dans la maison. Peut-être prendront-ils ainsi une connaissance plus fine les uns des autres, sans même se rencontrer. À leur insu.

Hélène a en tête des passages entiers de *Je suis ce que je vois*, le livre d'Alexandre Hollan qui l'accompagne quand elle ne peint pas. Les mots de ce livre ouvrent dans sa tête l'espace nécessaire qui lui permet de rêver la prochaine toile. Elle est dans un moment vulnérable, elle le sait, celui où la peinture ne la raccroche pas à l'existence de façon soutenue, quotidienne. Elle a voulu cette vacuité pour répondre à la commande d'Octave Lassalle. Pour être complètement à ce qui se passera, qu'elle ignore. Il lui a juste dit que ce n'était pas lui, le modèle. Alors qui? Dans cet état de disponibilité intérieure qui précède le travail, elle observe. Dans cette maison, les couleurs sont là, mais feutrées, adoucies. Elle cherche le mot juste, ne trouve pas. Pourtant, cette maison, elle la sent. Elle l'a même dessinée de mémoire, dans son atelier, le soir même où elle l'avait vue pour la première fois. Au bout de l'allée qu'elle avait remontée seule, avant de repousser derrière elle la grille d'entrée comme Octave Lassalle le lui avait bien recommandé, elle l'avait saisie, plantée tranquillement au milieu des arbres, protégeant, derrière elle, son jardin. Qui avait saisi l'autre?

Elle se retrouve ici, la troisième dans cette montée d'escalier, par aventure. Elle n'a pas véritablement

besoin du salaire qu'elle va recevoir, même s'il est conséquent. Pour le nécessaire, entre le petit héritage de ses parents et les toiles qu'elle vend régulièrement dans les deux galeries qui l'exposent, elle se débrouille bien. Mais quand elle a lu l'annonce insolite d'Octave Lassalle, elle a su tout de suite qu'elle y répondrait. Même si elle a laissé s'écouler une semaine entière, comme pour jouer avec le destin, créer un espace étroit où se demander Vaut-il répondre que la place est déjà pourvue? Une annonce aussi alléchante devait faire affluer tant de candidatures... Quand elle avait fini par appeler il avait juste dit Très bien. Prenons rendez-vous. Et elle avait été sûre que quelque chose venait de bouger dans sa vie. Pour les choses importantes, elle s'est toujours fiée à son intuition. Elle aime dire en souriant Il faut utiliser la raison de façon raisonnable : donc seulement pour les choses raisonnables, pour le reste, ce ne serait pas raisonnable.

Hélène est ramenée brutalement à sa propre présence en butant contre le dos de Marc Mazetti. L'odeur de lessive un peu sucrée du tee-shirt. Et le cri étouffé de Béatrice Benoît qui s'est arrêtée net.

Toute la petite colonne est suspendue aux paroles de la jeune fille. Elle lance des excuses par-dessus son épaule. Elle dit que c'est à cause d'une plante, qu'elle a buté dedans!

Elle ne dit pas la terreur qui l'a saisie. La plante est énorme, ses longues ramifications débordent du palier. Un pas de plus et son visage s'enfouissait dans l'obscurité du feuillage. La sensation de pouvoir être happée par quelque chose d'inconcevable. Une

terreur d'enfant. Son cœur bat fort encore quand elle la contourne. Elle se dit que c'est idiot.

Marc Mazetti l'a dépassée. Il pousse avec peine le pot dans un coin pour laisser libre le passage. Il lui faut toute sa force pour y parvenir. Quand il se relève il lance C'est incroyable des plantes comme ça! c'est comme ce qui pousse dans le jardin, derrière la maison. Y a qu'en Afrique que j'ai vu ça. On dirait qu'il se parle à lui-même mais ses mots ont été prononcés à voix haute.

L'Afrique. Le mot comme un cerf-volant dont on a lâché le fil, flotte... le mot Afrique tout seul... il s'en veut déjà de l'avoir laissé filer. Dans la poitrine d'Hélène Avèle, le mot a trouvé place. L'Afrique, le mot qui contient son année secrète, la plus belle de sa vie. Une seule année parfois peut nourrir toute une existence. Lui restent les couleurs qu'elle ne cesse de chercher sur ses toiles depuis, la couleur de la femme qu'elle était cette année-là.

Hélène suit en silence les autres dans le couloir maintenant.

Elle entre dans la première chambre ouverte, ne choisit pas. Les autres poursuivent la découverte des lieux. Elle entend leurs voix. Celle de Marc Mazetti qui affirme Celle-ci c'est parfait pour moi, si personne ne la veut. Elle ferme la porte doucement. Debout à la fenêtre, elle laisse ses yeux s'imprégner des couleurs du jardin.

Marc Mazetti a pris la plus petite des chambres. Un lit, une table de bois. S'il connaissait le tableau, il penserait à *La Chambre* de Van Gogh. Yolande demande "Vous êtes sûr que vous voulez celle-là? Parce que moi, vous savez, ça m'est égal, j'ai assez à faire chez moi.

En dehors des heures de boulot, j'ai vraiment pas le temps de venir me reposer ici, alors la chambre... Je m'en fiche. Je viens pas ici en villégiature!"

Le mot, dans sa bouche, étonne. Elle a volontairement traîné sur la dernière syllabe, ironique.

Marc rit.

— Cette chambre, c'est parfait pour moi, madame.

— Oh appelez-moi Yolande, on va pas faire de chichis entre nous.

— D'accord Yolande!

Il aime bien cette femme, sa vigueur toute ramassée dans le corps ferme, charnu. Il pense Elle aurait fait une bonne guerrière. Il lui dit

— Moi, Yolande, j'aime bien les endroits petits, simples, sans chichis comme vous dites. Et puis regardez, la fenêtre ouvre à l'est, le soleil du matin!

— Parce que vous comptez vraiment dormir ici, vous?

Marc ne répond pas. L'idée de dormir dans la chambre lui plaît, il ne sait pas pourquoi. Un ailleurs possible pour ses nuits sans sommeil, c'est une aubaine.

Yolande regarde Béatrice qui vient d'entrer dans la troisième pièce. Restée seule dans le couloir, elle jette un œil dans celle qui reste et lance Eh bien pour moi ce sera celle-là et on n'en parle plus!

Elle ouvre et ferme la fenêtre, machinalement, comme pour s'assurer que la clenche fonctionne bien, et ressort aussitôt, prête à descendre.

Béatrice a refermé doucement la porte de sa chambre. Assise sur le lit, elle s'en veut encore de

la frayeur que lui a causée la plante. Elle a perdu d'un coup toute son assurance. Comme il lui en faut peu ! Maintenant elle a besoin de la solitude pour retrouver un peu de fermeté. Du calme. Elle déteste ces moments qui font d'elle à nouveau une toute petite fille, si désemparée. Elle essaie de s'apaiser, toute seule, comme elle l'a toujours fait. C'est le grand lit qui l'a attirée dans cette chambre. Plus exactement le tissu qui le recouvre. Venu d'où ? Elle se dit Le Tibet peut-être... les tons sont rouges et orangés, sourds, rien d'éclatant mais pourtant une chaleur intense, comme retenue dans chaque fil tissé. Pour quitter le territoire de sa peur, elle imagine. Une recette éprouvée. Des mains de femmes, des gestes réguliers, le battement des grands métiers à tisser, le claquement ferme des longues traverses qui se rejoignent se séparent recommencent, entraînant le fil encore et encore. Elle n'a jamais voyagé. La main posée sur le tissu, elle se dit C'est ma chambre.

Elle ignore que juste derrière la cloison, Hélène aussi s'est assise sur le lit.

Hélène a laissé son regard errer dans le jardin, en bas, sous sa fenêtre, se perdre dans les feuilles, les fleurs. Elle est revenue lentement au cœur de la chambre. Elle a observé la lumière, captée par le jaune des murs, diffractée. Les chambres sont carrées, toutes les quatre, elle l'a remarqué tout de suite. C'est cela qui donne cette sensation rassurante. Elle pense à certaines compositions de Bach. Elle pense que chaque carré contient un cercle. Elle sent le cercle autour d'elle. Ici, c'est bien. Elle pourrait rester à contempler encore et encore s'il ne fallait pas rejoindre les autres, descendre.